

Je suis parfaitement de cet avis ; mais est-il défendu à la pauvre alouette des champs d'admirer le brillant rossignol, de l'écouter avec bonheur, de s'incliner devant cette harmonie ravissante que M. Souлары a volée au merveilleux chantre des bois, lui qui comprend si bien la nature, les beautés de la campagne et ces mille voix enchanteresses dont toute la mélodie a passé dans ses chants ?

Donc, indulgence plénière, s'il vous plaît, pour l'alouette dauphinoise. Elle ne veut qu'exhaler enfin, dans son humble langage, la joie qu'elle a éprouvée au doux bruit des accents du maître. Que l'on me pardonne aussi mon laisser-aller féminin ; je ne suis point un rhéteur, un philosophe, un savant, encore moins un académicien, — ce dont je rends grâces aux dieux ; — aussi, je veux avoir, avant tout et toujours, mes coudées franches.

Mais revenons avec empressement à ces Amours de *Diabtes bleus*. Ils ont cette beauté originale toute particulière aux œuvres de M. Souлары ; cette beauté exceptionnelle qui, au milieu de ses attraits les plus séduisants, conserve un je ne sais quoi de naïf et de spirituel au suprême degré, de gaulois, je le répète, car ce mot rend mieux ma pensée qu'aucun. Or, pour notre France, qu'y a-t-il de plus agréable que de voir cet esprit tant prisé par les vrais connaisseurs, cet esprit français que nul autre ne remplace, que de le voir briller dans des vers qui flattent notre orgueil national ?

— De grâce, va-t-on me dire, ouvrez le joli volume en question ; nous attendons cela avec une vive impatience.

Oh ! certes, je comprends cet ardent désir, mais il faudrait tout citer. Et d'abord, cette touchante dédicace : *A celle qui porte mon nom*. Peut-on la lire sans attendrissement ? C'est bien là le poète au grand cœur qui veut